

LA TÊTE EN NOIR

41^e Année SN 1142 9216



Janvier/Février 2026 N°238 - Gratuit



LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Des femmes en noir

En clôture de cette année 2025, qui symbolise les quatre-vingts ans de la « Série noire », les éditions Gallimard ont publié *Les Femmes de la Série Noire*, un essai de deux spécialistes des littératures policières : **Natacha Levet** et **Benoît Tadié**. La première a déjà publié en 2024 *Roman noir : une histoire française* tandis que le second s'était fait remarquer en 2018 avec *Front criminel : une histoire du polar américain de 1919 à nos jours*. Autant dire que leur collaboration autour de la « Série Noire » ne pouvait manquer d'être fructueuse tant la collection imaginée et lancée par Marcel Duhamel est à la confluence des littératures policières américaines et françaises (ces dernières optant même pour un mimétisme avec des pseudonymes d'auteurs français américanisés). Si l'on peut observer deux parties bien tranchées dans leur essai à quatre mains – un historique largement documenté et une biographie de quelques figures d'auteures –, il faut bien avouer que la première est la plus intéressante. Pourquoi ? Parce qu'elle aborde tout le côté romanesque de l'édition d'après-guerre, qui comporte encore beaucoup d'éléments qui aujourd'hui relèveraient de l'amateurisme et qui donnent ici tout leur sel à l'épopée initiée par **Marcel Duhamel**, un homme qui savait s'entourer de femmes, et de femmes compétentes. De la création de la maquette par **Germaine Gibard** à la traductrice **Janine Hérisson** en passant par l'assistante **Odile Lagay**, elles sont nombreuses à assurer et assumer le rythme d'enfer de cette collection. Surtout, nombre d'entre elles sont des touche-à-tout, c'est-à-dire qu'elles sont à la fois traductrices, correctrices, secrétaires de rédaction, apporteuses de projet... Cette partie-là qui s'attarde sur les grands débuts et les années fastes est digne d'un roman. Quelques photos viennent agrémenter un texte et donner une autre personnalité à ces femmes de l'ombre. S'il y a un reproche à faire à l'ouvrage, c'est qu'il ne reste pas toujours dans ce cadre historique restreint (les années Duhamel), et que l'aspect historique est parfois minoré par un parti pris (les auteurs signalent par exemple la quasi absence de traductrices sous la direction d'**Aurélien Masson** en omettant une bien plus grande présence d'auteures françaises, ce qui prête à confusion ; de même avec son prédécesseur **Patrick Raynal**). C'est là, peut-être, que l'expérience

Suite page 4

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

SOCIETY, LIBÉRATION ET 10/18 : LE TRIO DU VRAI CRIME

En 2023, **10/18** lance un programme osé : creuser son trou dans le « **true crime** » avec une collection ambitieuse. L'objectif est de publier une grande affaire criminelle pour chacun des 50 états des États-Unis (Tête en Noir, n°222 en mai 2023) ! Grâce aux plumes du magazine **Society**, dix ouvrages sont parus dont celui, pour Washington D.C, d'Hélène **Coutard** : **La Disparition de Chandra Levy**. Voilà un travail impeccable de journaliste, avec, en final, une chronologie des faits ; un plan de Washington D.C. avec emplacement des appartements de la victime et du suspect n°1 ; un plan du parc où se serait déroulé le crime ; des remerciements prouvant que l'auteur a rencontré les protagonistes importants de l'affaire ; la biblio consacrée à l'affaire et même un QR code donnant accès à des documents inédits !

Chandra Levy est une jeune américaine qui en veut. A Modesto (Californie), après des études universitaires, elle trouve un stage grâce à Gary Gondit, député de sa circonscription. La voilà partie à travers les USA pour la côte Est et la capitale Washington D.C en l'an 2000 où elle obtient un appartement dans un immeuble réservé à ces jeunes bureaucrates ambitieux. Chandra laisse entendre ensuite à ses rares amis de Washington et à des membres de sa famille qu'elle a « rencontré » quelqu'un de haut placé. C'est une fille assez secrète qui s'investit dans le Bureau Fédéral des Prisons pour lequel elle travaille. Mais le 23 avril 2001, son stage s'arrête brutalement. Et le 1^{er} mai 2001, Chandra disparaît. L'affaire ne passe pas inaperçue car nous sommes dans le monde politique. Bientôt, le nom de la disparue est accolé au député Condit qui ne vit pas très loin de Chandra dans un quartier chic au sud de l'immense poumon vert de la ville : le Rock Creek Park. La presse se déchaîne pendant l'été 2001, le souvenir du

scandale de la stagiaire Monica Lewinsky/Bill Clinton étant encore bien vivant. Mais les attaques terroristes du World Trade Center le 11 septembre 2001 balaien toutes ces triviales infos. Pourtant l'enquête continue vaille que vaille jusqu'au 2 mai 2002 où les restes de Chandra sont découverts dans un ravin de Rock Creek Park... Même si la lecture du livre est un peu difficile avec l'empilement de noms d'intervenants que le lecteur doit coupler avec les dates, voilà une affaire inconnue chez nous qui rend compte des intenses tensions qui peuvent survenir quand une affaire touche le monde familial, social, politique, policier et surtout médiatique.

Selon le même principe, 10-18 élargit le concept à la France grâce à des journalistes de **Libération**. Les deux premiers titres sont parus en 2025 : **Guillaume Tion** dans **La Disparue du Cinéma** (Alsace) décortique l'incroyable énigme strasbourgeoise, en mai 1995, de l'épouse enceinte d'un projectionniste, en route vers la maternité pour accoucher et qui passe au cinéma pour prévenir son mari avant de disparaître ! **Les Suppliciées d'Appoigny** de **Sabrina Champenois** (Yonne) est une autre affaire incroyable. En 1984, près d'Auxerre, Huguette, 18 ans, s'échappe d'une cave où elle était séquestrée avec une autre jeune fille, par un couple qui les affamait et les vendait à des « clients » qui les torturaient selon une « carte de menu » affichée sur panneau : prix pour les épingle, pour le fouet, le chalumeau etc. Les policiers débarquant dans le petit pavillon du couple Dunand à Appoigny sont horrifiés. Les deux jeunes victimes n'ont jamais vu leurs tortionnaires car Claude Dunand leur enfilait toujours une cagoule en les attachant sur la croix de Saint-André installée dans sa cave. Mais l'un d'eux finit par se dénoncer car il a « sauvé » une fille précédente... Sabrina Champenois s'attache aux victimes et à leur suivi post-traumatique. Elle se focalise sur la ville d'Auxerre, ses politiciens (dont Jean-Pierre Soisson maire et ministre), son célèbre entraîneur Guy Roux et son Tribunal dont les juges font traîner enquêtes et procès. La journaliste décrit surtout les responsabilités, liens étroits et viciés avec la DDASS (Direction départementale des affaires sanitaires et sociales) dont dépendait l'ASE (Aide Sociale à l'Enfance) qui profita de la nouvelle majorité à 18 ans établie par Giscard pour mettre ses pupilles à la rue sans aucun suivi. Ces filles naïves et aban-





données cherchaient n'importe quel métier pour survivre ce qui était le cas d'Huguette. Comme sa compagne, elle est tombée dans le piège d'une annonce cherchant soit-disant une aide, payée nourrie logée, pour une vieille dame impotente.

Les juges seront sanctionnés par la Ministre de la Justice Marylise Lebranchu en 2001 en raison d'une longue liste de manquements... Procès renvoyé, agenda de Dunant rempli de noms de clients disparu des pièces à conviction pourtant sous scellés, demandes en haut lieu de libération de Dunant en préventive.

L'Yonne semble maudite pour les enfants de la DDASS (lire la fiche Wikipedia sur « Les Disparues de l'Yonne »). Sabrina Champenois dresse un historique du département qui se spécialisa dès le début du XXème siècle dans l'accueil des enfants abandonnés. Un autre prédateur rôde : Emile Louis est libéré après une seule année de prison pour des viols au lieu d'une peine de cinq ans. Personne ne sait encore que ce violeur, chauffeur de car, piochait depuis 1977, comme Dunant, ses victimes parmi les filles placées à la DDASS, et était un serial-killer ! Le gendarme Christian Jambert envoya un rapport accablant au juge d'instruction d'Auxerre, rapport laissé lettre morte. En août 1997, alors qu'il « s'apprêtait à être entendu comme témoin principal dans l'affaire Emile Louis qui était le combat de sa vie », Jambert se tire deux balles mortelles à deux endroits différents (?!). Autre terrible affaire liée par l'époque, la région, les statuts des victimes et du prédateur : Pierre Charrier, le directeur de l'Apajh, association gérant les centres médico-éducatifs où étaient scolarisées les pupilles de la DDASS, violait lui aussi ses pensionnaires ! Autre affaire : Michel Fourniret et sa femme Monique Olivier commencèrent leur série de crimes atroces dans l'Yonne avec trois victimes. Voilà donc un texte dense, monstrueux, effarant qui n'oublie pas l'empathie pour les jeunes victimes.

Michel AMELIN

HÉLÈNE COUTARD : *La disparition de Chandra Levy*,

10/18 et **Society**, 222 pages, 8,30€

SABRINA CHAMPENOIS : *Les suppliciées d'Appoigny*,

10/18 et **Libération**, 206 pages, 8,30€

Documentations noires et policières

L'étude des littératures en période de guerre et de dictature est fascinante. Vincent Platini nous avait déjà par deux fois intéressé avec ses ouvrages *Krimi : une anthologie du roman policier* (Anacharsis, 2014) et *Lire, s'évader, résister : essai sur la culture de masse sous le IIIe Reich* (La Découverte, 2014) dans lesquels il revenait sur l'aspect transgressif des littératures policières et montrait qu'il s'agissait un peu plus que d'une littérature populaire.

Jusqu'à présent, on connaît plus **Michel Chlastacz** pour les relations entre train et roman policier (*Trains du mystère : 150 ans de trains et de polars* chez L'Harmattan en 2009 après une première étude du genre parue en 1990 chez IA diffusion). L'essayiste sort chez **Enrage**, *Le Polar des années noires*, sous-titré *Le Récit policier français sous influence (1940-1944)*. L'ouvrage de 370 pages se remarque par sa forte densité et tente de comprendre comment un genre qui est en plein essor dans les années 1920-1930 va se retrouver chamboulé sous l'occupation. D'une part avec la prolifération des nouvelles collections, d'autre part avec la volonté, parfois, de continuer comme si de rien n'était. Au milieu de tout ça, le cas Georges Simenon, un cas à la fois à part et symptomatique. Mais le roman policier est malléable, et dès la guerre, il prépare le terreau de l'après-guerre. Tout ceci est fascinant et est à croiser avec le travail précité de Vincent Platini.

Signalons en cette fin d'année la parution au **Visage vert de Déetectives des ténèbres : enquêteurs de l'étrange et de l'occulte entre 1870 et 1980**. L'ouvrage est déjà une vénérable encyclopédie illustrée de 612 pages, fruit d'un travail incommensurable de **François Ducos**. En septembre chez **Denoël** est sorti *Dans le Cercle rouge*, de **Bernard Stora**. Stora était à l'époque du tournage du film de Jean-Pierre Melville son premier assistant-réalisateur. Il sera le 5 février prochain au soir au cinéma Le Saint-Charles à Ingrandes-Le Fresne-sur-Loire (49123) pour présenter le film, partager des anecdotes et dédicacer son ouvrage.

Julien Védrenne

Le Polar des années noires, de **Michel Chlastacz**. Enrage - 370 pages - 35 €.

Déetectives des ténèbres, de **François Ducos**. Le Visage vert. 612 pages - 60 €.

Dans le Cercle rouge, de **Bernard Stora**. Denoël. 420 pages - 26 €.

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE (suite de la page 1)

de Natacha Levet aurait été encore plus intéressante en sa qualité de « spécialiste » du roman noir à la française. Comme un pied-de-nez, l'ouvrage se termine par un texte sur **Janine Oriano**, la première auteure de polars française à avoir intégré la célèbre collection. Janine Oriano qui n'est autre que la romancière Janine Boissard connue pour ses sagas. Rappelons également que la « Série Noire » est aujourd'hui dirigée par Stéfanie Delesté, une femme qui a su redynamiser la collection et faire à nouveau revivre son fonds.



Parallèlement, les éditions Gallimard ont ressorti du catalogue de la « Série Noire » depuis le mois de juin cinq romans majeurs *Et pourtant, elle tourne !*, de Craig Rice, *À contrevoie*, de Gertrude Walker, *La Cinquième femme*, de Maria Fagyas, *L'Ange déchu*, de Marty Holland et *Factrice, triste factrice*, de Dolores Hitchens. Autant de ro-

mans écrits par des auteures. Arrêtons-nous sur ce dernier. Avec *Factrice, triste factrice*, Dolores Hitchens brosse le portrait d'une femme dans une grande ville confrontée à une histoire qui lui échappe et menace de faire voler en éclat sa vie. Un suspense rondement mené. Jugez plutôt ! Jennifer Hamilton a débarqué à New York de sa campagne profonde. Elle a pris un appartement avec l'homme qui partage sa vie sans l'avoir épousée, un dramaturge raté qui rêve d'écrire une grande pièce et qui vit à ses crochets. Elle est sténodactylo dans des bureaux auprès de Scott Dunavan. Rien ne semble pouvoir changer son quotidien, ni ses rêves brisés, hormis peut-être un carton qui traîne dans ses affaires, laissé par l'oncle Baxter. Elle ne sait rien ou presque de Baxter si ce n'est que c'est un aventurier qui a fait les quatre cents coups en quelques endroits du monde. Le monde de Baxter, elle va l'apprendre, c'est Nueva Brisa, une enclave sud-américaine où les De La Cruz font la pluie et le beau temps depuis des générations.

Dans le carton, des photos de là-bas (dont celle d'un certain général Lucero) et quatre lettres adressées à messieurs Shima, Fallon et Coulter, ainsi qu'à madame Appleton. Or, Jennifer Hamilton vient de recevoir des nouvelles de l'oncle Baxter : il lui demande de remettre en mains propres une première lettre moyennant quelques centaines de dollars. Une fortune pour le couple. À partir de ce moment tout dérape dans la vie de Jennifer Hamilton. Monsieur Shima vient mourir dans le hall de son immeuble, son compagnon se révèle égoïste et machiste, et utilise l'argent comme il l'entend ; surtout, alors qu'elle va bénéficier d'une promotion à son travail, ses nerfs craquent et elle est prête à tout lâcher. Mais Jennifer Hamilton va quand même remettre les autres lettres à leurs destinataires sans trop savoir à quoi joue l'oncle Baxter, ni s'il joue avec sa vie à elle. Elle veut savoir ce qui se trame derrière tout ça. Elle veut aller au bout de sa mission. Heureusement, elle peut compter sur Scott Dunavan.

Paru à la « Série noire » originellement sous le titre *Facteur*, triste facteur, le roman de Dolores Hitchens est un bon livre à suspense qui mise sur les réactions d'une personne ordinaire amenée à faire face à une situation qui lui échappe. La grande réussite de l'auteure est de tenir éloignées les raisons de ces lettres. On suit les aléas de Jennifer Hamilton, on subit sa confusion, on se prend d'empathie pour elle en même temps que l'on déteste l'homme avec qui elle vit. Bien sûr, on comprend très vite l'histoire sentimentale qui se noue entre elle et Dunavan (histoire qui est un peu trop mièvre mais qui révèle aussi la place d'une femme qui vit de façon « illégitime » avec un homme). Ce qui est intéressant c'est la profondeur psychologique de ce personnage central : Jennifer Hamilton. Étrangement, alors que l'intrigue est très cinématographique (très hitchcockienne, même quand elle est amenée à un taxi escortée par une femme et un terrible chien), le roman n'a pas été adapté à l'écran. Pourtant, avec les déambulations éreintées de Jennifer Hamilton, avec ces quatre lettres remises à des personnages hauts en couleur, il y avait de quoi faire. Une bonne idée que d'avoir republié ce roman et d'avoir féminisé le titre.

Julien Védrenne

Les Femmes de la Série Noire, de Natacha Levet & Benoît Tadié, Gallimard – 176 P. 19,00 €.

Factrice, triste factrice, de Dolores Hitchens, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marcel Frère révisée par Estelle Jardon. Gallimard (Série Noire. Classique) – 262 P. 14,00 €.)

ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

Que d'os ! de **Doug Headline** et **Max Cabanes**, d'après **Jean-Patrick Manchette** (Dupuis)
Etais-il possible de passer à 2026 sans avoir l'air d'y toucher et oublier que 2025 fut l'année du 80ème anniversaire de la Série Noire ? Et que côté BD, l'autre événement fut celui du lancement de la collection Aire Noire chez Dupuis ? Bah non... Et Eugène Tarpon est tout à fait le personnage qu'il nous faut pour ce double événement

« - Fanch Tanguy... Il ne manquait plus qu'un Breton dans ce merdier... »

Gasp ! Nous n'en sommes qu'à la page 21 de cet album et en effet, c'est déjà une sacrée salade (pour rester poli). L'inspecteur Cocciali, auteur de cet aimable résumé de la situation, est pourtant celui par qui tout est arrivé. Essayons de synthétiser. Le flic a envoyé à Tarpon, ex-gendarme reconvertis en privé, une cliente pour une affaire à régler fissa. La dame en question est assez âgée et elle confie au détective le soin de retrouver sa fille, Philippine Pigot, une dactylo aveugle, étrangement disparue. Le temps de commencer l'enquête, et déjà un individu vient au bureau de Tarpon lui expliquer que l'affaire n'en est pas une, car Philippine est partie de son plein gré. Pile au moment de cette étonnante révélation, le téléphone sonne : la mère de la disparue veut absolument revoir Tarpon et vite. Notre homme se rend Gare Saint-Lazare, lieu convenu pour le rendez-vous. Mais là, coup de théâtre : la vieille dame est descendue d'une balle dans la tête. Tarpon est entendu par la police et prié de rentrer chez lui, où Cocciali vient sonner quelques jours plus tard, histoire de discuter un peu de cette affaire sommes toutes bien tordue pour le détective. Et là, dans son courrier fraîchement arrivé du jour, une lettre de la révoltée de Saint-Lazare : elle prévient que si elle n'est pas à la gare c'est qu'on aura voulu la faire taire elle aussi... Qui ? Un certain Fanch Tanguy... Le merdier va-t-il le rester ? Faut voir...

Après **Morgue pleine**, du même duo d'adaptateurs, on retrouve avec un plaisir certain le personnage de Tarpon, détective parfois un peu dépassé par les événements, souvent malmené par des gens fort peu aimables et aux motivations politiques souvent douteuses, pour ne pas dire emprunt d'une bonne vieille dose de fascisme. Il faut dire qu'on est en plein dans cette France des années 70 où les groupuscules des deux bords se rendaient coup pour coup et Tarpon s'en sort à sa façon : en distribuant autant de gnons qu'il en reçoit, et c'est pas facile tous les jours... Ce personnage de Manchette a des côtés attachants, beaucoup plus que ceux de ses autres romans peut-être et il est entouré



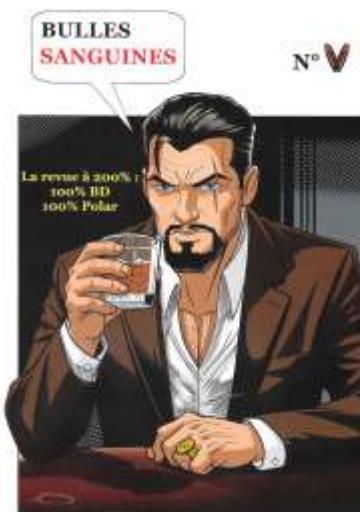
d'amis du même acabit que ce soit Charlotte, l'actrice qui n'a pas froid aux yeux ou Hayman, vieux juif avec qui il aime jouer aux échecs et qu'il entraîne avec lui dans cette affaire. Evidemment, tout cela fleure bon le pompidolisme finissant et le giscardisme naissant, mais on s'y plonge avec autant de délices que dans les autres adaptations car Max Cabanes campe toujours aussi bien ses personnages, son Paris, sa banlieue, sa campagne sont parfaitement... manchettiens. Fidèle à ses planches-gaufrier réglées au millimètre pour les scènes d'action comme d'introspection, Cabanes réussit tout autant à y incorporer dialogues et textes narratifs issus directement du roman, soigneusement choisis par Doug Headline. Un parti-pris adopté depuis les débuts du duo, et qui fonctionne encore ici. De futurs classiques du Noir en cases !

Fred Prilleux

Que d'os ! Scénario **Doug Headline** et dessin **Max Cabanes** d'après la Série Noire de **Jean-Patrick Manchette**. Dupuis (Aire Noire) – 104 pages couleur – 22 €

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Mogador, de **Richard Canal**. **Editions du Caïman**. Pour renflouer les caisses totalement vides de leur hôtel Mogador à Mbour, proche de Dakar (Sénégal), les propriétaires français envisagent un hold-up. Ils acceptent le soutien de Pierrot, un truand parisien bloqué à l'hôtel qui attend un hypothétique mandat. Sur leur route ils trouveront le sympathique inspecteur Samba Ndiele au volant de sa Merco sans âge. Seul flic honnête d'un commissariat gangréné par la corruption traditionnelle et une apathie consternante, Samba est très perturbé par un vrai drame familial mais reste un fonctionnaire dévoué et compétent. L'Afrique et sa misère exacerbée par les trafics en tous genres forment le décor de cet excellent roman noir et finalement très désespéré de Richard Canal. Il a parfaitement restitué l'ambiance d'une petite ville sénégalaise et le quotidien des habitants concentrés sur l'objectif de survivre, simplement, jour après jour. Sans oublier les relents de colonialisme qui pourrissent les relations entre les blancs arrogants et les autochtones pauvres comme Job. A noter que cet ouvrage est une version révisée (et intelligemment actualisée) de *La route de Mandalay* paru en 1998 à l'Atalante. (330 pages – 18 €)



ainsi qu'un passionnant article de Serge Breton sur Eric Fouassier. 36 pages format A4 sur papier glacé, 10 € à SARL Doud'éditions - 5, rue Saint-Maclou - 10200 Bar-sur-Aube.

Une famille modèle, de **Jennifer Trevelyan**. **Gallimard (Série Noire)**. Une gentille famille Néo-Zélandaise passe les vacances de fin d'année dans une petite station balnéaire et grâce à Alix, la plus jeune des enfants et narratrice, le lecteur intégrera cette tribu un peu particulière. Avec ses yeux de gamine de dix ans,

Alix ne comprend pas toutes les subtilités des relations humaines mais elle sent quand les choses dérapent et créent des situations potentiellement dommagea-



bles pour la famille. Elle observe avec perspicacité les mœurs adolescentes de sa sœur et de ses amis ainsi que les zones d'ombres du couple de parents. Mais ce qui lui plaît le plus c'est de chercher avec son nouvel ami maori les traces de la petite fille qui a disparu deux ans plus tôt et dont la mère hante la plage. La présence d'un voisin au profil vicieux rend bien Alix un peu nerveuse mais le monde des adultes est tellement compliqué qu'elle renonce parfois à comprendre les signaux. Encore dans l'enfance, elle ne décrypte pas les situations ambiguës à l'inverse du lecteur qui pressent tous les dangers et devine les trahisons.

Loin des romans habituels de la Série Noire, l'autrice, par la voix de son héroïne de dix ans, parvient à jongler entre la légèreté propre à l'univers enfantin et l'angoisse liée à une disparition inexpliquée ou à la présence d'un voisin inquiétant. Et finalement bien que toujours suggérée, la violence finit par devenir le cœur de ce roman à l'atmosphère étouffante. (332 p. – 20 €)

Seules les rivières, de **Patrice Gain**. **Albin Michel**. Incapable de supporter plus longtemps une mère alcoolique et un petit ami tenté par le proxénétisme, Jessica, seize ans, quitte son sinistre quartier de banlieue et prend la route sans aucune préparation. Elle est recueillie par une jeune femme saisonnière qui l'emmène dans les gorges de l'Ardèche mais ne tarde pas à repartir. Le froid de l'automne ne décourage nullement Jessica, et, de granges abandonnées en refuges de montagne, elle trace son chemin escarpé, écrasée de solitude, trempée par les orages mais sauvée par la beauté des paysages et la solidarité des montagnards, avant que son passé ne la rattrape avec violence. Un roman noir et amer sur la difficulté de sortir de l'ornière sociale initiale. (270 pages – 20.90 €)

Jean-Paul Guéry

LE BOUQUINISTE A VU

Comme tout bon chroniqueur qui se respecte, je lis beaucoup. Beaucoup moins qu'il y a une vingtaine d'années où je tombais 2 à 3 millions de signes par mois soit 8 à 12 équivalents Fleuve Noir. Je lis encore environ 1 million de signes. Mais je ne chroniquerai pas de livres dans ce numéro car j'ai eu la subtilité de me proposer dans les deux jurys (Polar / SFFF) pour l'anthologie imaJn're 2026 qui a pour thème « Femmes de pouvoir ». Il y a trois jurys SFFF et un polar. Et cette année le record de nouvelles a été battu puisque nous avons reçu près de 150 nouvelles SFFF et 30 pour le polar. Afin de préparer l'anthologie dans les temps il a donc fallu que je lise et juge 86 nouvelles de 25 000 signes. HEU-REU-SE-MENT, pour me détendre au coin du feu avec ma charmante, j'ai regardé quelques séries policières dont quelques très bonnes surprises.



Les deux séries que je vais évoquer sont toutes deux tirées/inspirées par des romans.

Le Jeune Wallander. Tout lecteur de polar connaît Kurt Wallander issu de l'imagination de **Henning Mankell**. Il a inspiré deux séries, une Suédoise et une Britannique et cette adaptation britannico-suédoise sur la jeunesse du héros par Ben Harris. La série comporte deux saisons de six épisodes, chaque saison étant une enquête

complète. Kurt réside dans un quartier populaire de Malmö et assiste à une dispute entre deux jeunes footballeurs. Quelques heures plus tard l'un d'entre eux est scotché (littéralement) à la barrière du terrain de jeu entouré de nombreux témoins, Kurt s'approche quand un quidam fonce sur l'attaché et arrache le scotch qui lui ferme les lèvres dégouillant par là même une grenade défensive qu'il avait enfoncé dans sa bouche. L'enquête va s'avérer fastidieuse mais le jeune Kurt va faire preuve de la pugnacité, l'intelligence et l'humanité qui caractérise le héros que nous connaissons. Avec une impulsivité liée à sa jeunesse. L'enquête est complexe et sa conclusion logique dans notre monde d'oligarques. La seconde saison quoique plus simple a ses attraits du fait de sa série de personnages. Un bon moment donc avant de voir/revoir les plus anciens. **(NETFLIX)**

Deuxième série : **Mr Mercedes** tiré de la trilogie éponyme de **Stephen King** que je n'ai pas lu. Le héros, l'inspecteur Bill Hodges est interprété par l'excellent Brendan Gleeson et la série bénéficie d'un co-producteur et consultant qui ne nous est pas inconnu puisqu'il s'agit de Dennis Lehane qui s'intéresse beaucoup aux scénarios de série ces dernières années. Une file d'attente de dizaine de demandeurs d'emploi qui attendent l'ouverture d'un salon de recrutement. Une grosse Mercedes conduite par un homme qui a endossé un masque de clown (bin ça...) se jette dans la foule tuant seize personnes (dont un bébé) et en blessant gravement une trentaine. Bill Hodges fait partie des enquêteurs qui vont faire chou-blanc. L'affaire va le marquer, l'obséder. Il va être poussé à la retraite deux ans plus tard et va se réfugier dans l'alcool. C'est à ce moment que l'homme au masque de clown va commencer à le harceler, en le provoquant. Bill va retourner au charbon. Et ça ne va pas être simple. Outre l'enquête et la personnalité du méchant interprété par Harry Treadaway. Bill Hodges va se transformer au fur à mesure de la série. Les personnages secondaires sont extrêmement riches et typés et apportent une véritable tessiture au déroulé du scénario. Une enquête riche en émotions avec quelques très beaux retournements de situation. Un très joli caméo : Stephen King est présent dans le film durant presque trois secondes : hilarant. La première saison reste la meilleure mais on a du mal à quitter les protagonistes de cette fiction inspirée d'un massacre de masse dans un McDonald.

Jean-Hugues Villacampa

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

RIP, Daniel Woodrell

En fin d'année, nous apprenions avec tristesse la mort de Daniel Woodrell à 72 ans. Nous avions eu l'occasion de l'interviewer à l'occasion de la sortie d'*Un hiver de glace* (chez Rivages), alors voici un bref retour sur son œuvre.

Pour faire simple, de Daniel Woodrell il faut tout lire – et de préférence dans l'ordre.

L'homme se lance dans l'écriture avec **Sous la lumière cruelle**, « *C'est le premier roman que j'ai fini. J'avais déjà commencé à écrire d'autres romans – que je n'avais jamais fini – et j'avais écrit pas mal de nouvelles. A ma grande surprise ils l'ont publié, je ne m'y attendais pas du tout, c'était plutôt une courbe d'apprentissage pour moi* ». Influencé par l'auteur écossais William McIlvaney (dont nous vous conseillons aussi de tout lire), Daniel Woodrell enchaîne avec deux autres romans (**Battement d'ailes, Les Ombres du passé**), qui formeront ce qu'on appellera la trilogie du bayou « *Quand le premier livre a été publié, je me suis dit "tiens, j'ai peut-être un avenir devant moi" et j'ai écrit les deux autres. Si j'avais su, je l'aurai structuré autrement car j'ai fini ce premier livre et ensuite décidé de faire les deux autres et lors du troisième livre je me suis rendu compte que j'avais pas mal de problèmes de cohérence et que c'était difficile de faire coïncider le tout* ». Dans cette première trilogie, on sent poindre tout le talent de l'auteur, mais on le sent prisonnier de la trame « classique » de polars avec des flics, trame qui semble le contraindre.

Il faudra attendre **Faites-nous la bise**, dix ans plus tard, pour que, affranchi de ces histoires de flics, politique et corruptions, le talent de conteur, l'attrait aux personnages et la noirceur des romans de Daniel Woodrell apparaissent. « *J'ai changé car mes intérêts ont commencé à changer et surtout, il y avait un type dans un des livres de la famille Shade, qui s'appelait Shuggie; je voulais écrire un livre sur lui mais je n'arrivais pas à m'en sortir, alors j'ai changé* ».

On trouve des personnages aux caractères forts, de longues lignées familiales, et des destins marqués par les Ozarks – c'est l'incarnation même de ce qu'explique si bien Ron Rash : des personnages marqués par les lieux où ils habitent. Les Ozarks, les histoires de familles, c'est la vie de Daniel Woodrell dont les origines y sont ancrées depuis des générations « *Les gens et les histoires que j'écris se passent réellement, mais peut-être pas de façon aussi concentrée. Ma femme vient d'une famille du Nord, qui est plutôt aisée, et quand on a les réunions de fa*



Daniel Woodrell

mille chez moi et que ma mère raconte les histoires de la famille, ma femme est souvent choquée par les événements qui se sont produits et je suis obligé de lui dire « attention, ce sont des événements qui se

sont produits sur 150 ans, ce n'est pas tout en même temps ». Pour mes écrits, c'est la même chose, je tends plutôt à concentrer les événements et les personnages, mais ce sont des choses réelles qui se sont produites ».

Après *Faites-nous la bise*, Daniel Woodrell va enchaîner avec **La Fille aux cheveux rouge tomate, La Mort du petit cœur** (un chef-d'œuvre à nos yeux) et **Un hiver de glace**. Des romans somptueux, qui oscillent entre le noir et très, très noir, mais avec, toujours, un attachement de l'auteur aux personnages « *Je ne pense jamais à l'histoire en premier c'est toujours les personnages ou une personne en particulier. Je ne suis pas un grand spécialiste des histoires ou des intrigues quelqu'un a dit qu'il fallait aimer ses personnages, c'est ce que je fais et j'ai une assez grande compassion pour les âmes, pour les gens, même les Dolly* ».

Puis il faudra attendre quelques années avant **Un feu d'origine inconnue**, qui sera son dernier roman – l'homme s'est arrêté assez tôt d'écrire. Daniel Woodrell c'est une plume magnifique, de la noirceur, des paysages et des histoires de famille. C'est un univers frappant, marquant, des romans qui ne laissent pas indifférents.

Exception faite d'*Un feu inconnu*, paru chez Autrement, tous ses romans sont parus chez **Rivages**, traduits par Franck Reichert, sauf les nouvelles de *Manuel du hors-la-loi*, par Isabelle Maillet et *Chevauchée avec le diable*, par Dominique Mainard.

Christophe Dupuis

AUX FRONTIERES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...

Notre-Dame-des Démolies / Olivier Vonlanthen, Ed. La Veilleuse (Nuit noire) (éditeur suisse), décembre 2025

Montpellier, 1968. Marthe, employée de maison discrète, bonne à tout faire depuis toujours, vient d'assassiner sauvagement Marguerite Sabatier d'Espeyra de neuf coups de couteau. Elle nettoiera la scène de crime méticuleusement et préparera religieusement le corps de son employeuse. Elle appellera ensuite la police « Venez vite, j'ai tué Madame »... mais ne pourra pas expliquer son geste au moment de son arrestation. Elle dira juste en riant prostrée sous les flashes des appareils photos qu'elle a bien fait de le faire et qu'elle sait pourquoi mais qu'elle l'expliquera plus tard. Et elle gardera ses motivations délirantes pour elle « bien au chaud contre son chapelet ». « Démence » notera-t-on dans le rapport de police. Direction l'hôpital psychiatrique. Ainsi débute le roman d'Olivier Vonlanthen dont le titre est tiré du recueil de poèmes *les Soliloques du pauvre* de Jehan Rictus.

Marthe fait partie des gens de peu, des gens de rien, ceux que les riches bourgeois et autres aristocrates considèrent comme faisant partie des meubles de la maison car c'est la destinée de cette classe sociale rude à la tâche, d'être exploitée et corvéable à merci... sans un merci.

Alors comment Marthe, femme de ménage soumise qui a toujours courbé l'échine et baissé les yeux, totalement effacée sans mots dire, sans rien à redire, excessivement pieuse, comment Marthe a-t-elle pu commettre cet acte irréparable aux abords de la folie.

La suite du roman contextualise par fragments et à rebours la douloureuse histoire familiale de Marthe pour mettre en avant les souffrances vécues par cette femme plus que pour expliquer son geste : son enfance de misère faite de froid de faim et de promiscuité jusqu'à sa vision transcendante de la Vierge apparue dans une chapelle creusée à même une colline. Une vision comme une caresse, un effleurement dont elle sortira grandit, oubliant ses peurs, ses douleurs et ses démons.

Notre-Dame-des-Démolies est un roman noir social, en rien policier, sur les inégalités de classes, leurs violences et sur la religion comme source possible d'apaisement et de délires psychotiques.



Olivier Vonlanthen a obtenu le prix de poésie C.F. Ramuz en 2022. Le style de son roman empreint d'une magnifique écriture qui soutient son texte d'une manière puissante s'en ressent. L'auteur, à travers un regard émouvant et un engagement social à la fois, met sa voix poétique au profit de ceux qui n'ont pas la parole pour se plaindre. Olivier Vonlanthen avec ce premier roman signe une excellente entrée en matière.

Alain REGNAULT

ANCIENS NUMÉROS



Il reste environ 175 anciens numéros (à partir du N°13) plus une cinquantaine de hors-séries. Le lot est vendu 10 € + 15 € de frais de port, soit 25 €. Chèque à l'ordre de J-P Guéry à La Tête en Noir – 10 place de la Visitation – 49100 ANGERS

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Deux auteurs qu'on est contents de retrouver pour cette chronique.

Le premier est irlandais, et on le retrouve enfin en traduction chez nous : Sean Duffy d'**Adrian McKinty**, nous ramène à Belfast à la fin des années 80 dans ***Du sang sur les pierres***.

Nous sommes en 1987 à Belfast, une année noire pour la police dont les membres se font tirer comme des lapins par tout le monde, que ce soit les catholiques de l'IRA ou les milices loyalistes protestantes. La routine pour Sean Duffy. Qui est appelé dans la cour du château de Carrickfergus où il trouve le corps d'une jeune femme écrasé sur les pierres. De toute évidence un suicide : le château est fermé par une lourde porte et une herse toute la nuit. A 10 heures du soir lors de sa ronde le gardien n'a rien vu, et il l'a découverte le matin à 6h, avant d'ouvrir au public. Mais des détails embêtent Duffy qui va attendre pour classer l'affaire, et se retrouver, une fois de plus, dans les pattes de gens très puissants.

Un grand plaisir de retrouver Sean Duffy, son humour noir et son sens de la répartie. Avec lui on replonge dans le quotidien de l'Irlande du nord de la fin des années 80. Et là l'auteur s'amuse à métisser un vrai roman noir, avec violence, impunité des puissants, toute puissance du fric et mauvais temps, avec un mystère de chambre close, ou plus exactement ici château clos. C'est noir, parfois drôle, jubilatoire et 100 % irlandais, c'est un vrai plaisir.

On part plein sud avec le second auteur, le roman **Giancarlo de Cataldo : La suédoise**.

Les Tours, un quartier populaire dans la banlieue de Rome. C'est là que vit Sharo, grande, blonde, employée à temps partiel dans un salon de coiffure. Elle doit supporter sa mère quasi impotente et tout le temps désagréable. Un jour son copain se fait renverser par une voiture et la supplie de faire une livraison à sa place, une question de vie ou de mort. C'est comme ça que Sharo fait la connaissance du Prince, un noble richissime, et de l'Aiglon, truand de petite envergure mais maître des Tours. Et qu'elle va mettre le pied dans un trafic dans lequel elle finira par plonger pour devenir ***La suédoise***. Et tant pis pour ceux qui ne seront pas capable de voir l'intelligence de Sharo derrière son apparence de grande blonde candide.

Il ne faut pas comparer ***La suédoise*** à ***Romanzo Criminale***. D'ailleurs l'auteur l'écrit dans son roman « *on n'est pas dans Romanzo Criminale* ». Ici l'auteur s'attache à un personnage, Sharo, démontrant avec brio pourquoi le roman noir est

le moyen parfait pour décrire toute la société tant Sharo, au travers de son parcours, va être amenée à évoluer d'une banlieue populaire aux plus hautes sphères de la société romaine, en passant par le crime organisé. Un personnage particulièrement bien choisi et superbement incarné. On est dans le schéma classique dans le roman noir de l'ascension puis la chute d'un individu dans le milieu criminel. L'originalité est que Sharo ne veut pas devenir une marraine du crime mais s'extraire de son milieu social et culturel, sans pour autant le renier.

Et comme **Giancarlo de Cataldo** est un très bon conteur d'histoires, qu'il sait construire une galerie de personnages secondaires tous plus intéressants les uns que les autres, on a au final un très bon roman noir, à la fois très classique dans sa narration et ses thématiques et original dans son choix de personnages.

Jean-Marc Laherrère

Adrian McKinty / *Du sang sur les pierres* (*Rain dogs*, 2016), **Fayard (Fayard. Noir)**, 2025, traduit de l'anglais (Irlande) par Pierre Reignier.

Giancarlo de Cataldo / *La suédoise* (*La svedese*, 2022), **Métaillé (Noir. Bibliothèque italienne)**, 2025, traduit de l'italien par Anne Echenoz.



En bref... En bref... En bref... En

L'intrus, de **Tracy Sierra. City (Thriller)**. Perturbée par un très veuvage récent, une jeune mère de famille constate en pleine nuit qu'un intrus s'est introduit dans sa maison. Terrifiée, elle se cache avec ses deux enfants dans un réduit secret de la vieille demeure et entend les propos inquiétants du criminel qui se focalise sur la petite fille. La maman reconnaît alors l'homme et comprend que le cauchemar sera terrible. Nourri des flash-back qui permettent de comprendre petit à petit les origines du drame mais aussi la psychologie très particulière de la mère, ce roman plonge le lecteur dans un suspense parfaitement maîtrisé sur lequel plane une angoissante question : la maman est-elle sensée ou simplement victime d'une paranoïa dévastatrice ? (430 pages – 22 €)

Jean-Paul Guéry

DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

Celle qui expia, de Dominique Arly, Fleuve noir (Spécial Police n° 717), 1969

Lisa est une prêtresse, d'un culte particulier puisqu'il s'agit d'une secte, installée en milieu rural. Elle et les siens vénèrent la mémoire et l'esprit de Maître Ambroise, un mystique du XIXe. Descendante directe d'un des premiers disciples, elle est chargée d'une partie de la cérémonie semestrielle qui rassemble le gratin des membres de cette mystérieuse religion. Vivant en autarcie, évitant autant que faire se peut les « ombres » que sont les profanes, elle est bientôt retrouvée morte. Et alors que ses parents et l'ensemble des initiés tentent de la faire enterrer le plus discrètement possible, les gendarmes se rendent compte qu'elle a été assassinée et de plus, qu'elle était enceinte. Elle, la vierge vestale du culte !

Le militaire Jean-Pierre Martin est sur l'affaire. Cela tombe bien, car après avoir croisé le regard triste et admiré la silhouette d'une jeune femme sur son chemin, le pandore découvre rapidement qu'il s'agit de Diana, la cousine de la victime. Celle qui a trouvé le corps, celle qui sait beaucoup de choses. Celle qui, parfois, a un sacré grain de folie, après avoir grandi dans un milieu si étrange... Dur de mener l'enquête tandis qu'il tente aussi d'attirer son témoin n° 1 dans son lit.

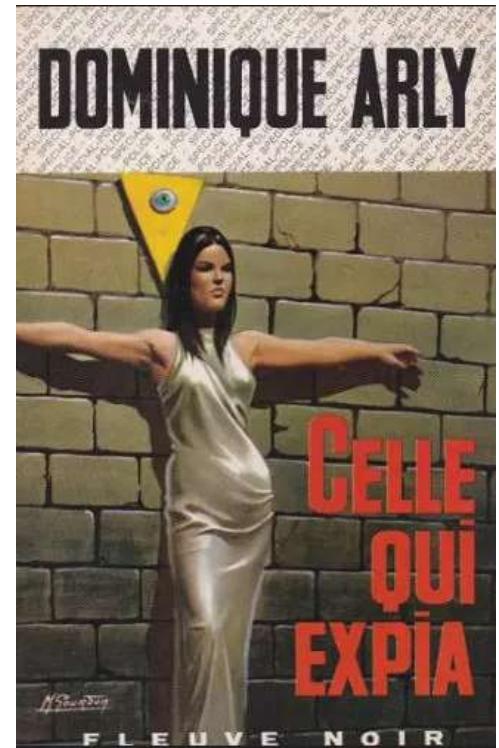
L'oncle Paul (Maugendre), 32 années de chroniques dans le présent fanzine, spécialiste du polar, nous apprend que Dominique Arly s'appelait en vrai Constant Pettex et qu'il est né en 1915 et décédé en 2009. Prodigie de l'écriture - il remporte un concours de poésie à huit ans - il commence à travailler comme instituteur et finira sa carrière comme directeur d'école. Mais il ne cesse jamais d'écrire toute sa vie durant, puisqu'après des romans, dès 1947, mais aussi des livres pour enfants, des billets, des articles de journaux, des reportages, des éditos, il devient un pilier du Fleuve, en produisant, suite à un conseil de Frédéric Dard qu'il venait interviewer, 47 Spécial Police et 18 Angoisse. Et ce, entre 1966 et 1980, soit quatre titres par an de moyenne. Après l'épisode Fleuve Noir, il continuera son œuvre dans le roman érotique, notamment, jusqu'au mitan des années 1980.

Celle qui expia est un polar sympathique, qui ne fera peut-être pas date dans la collection, mais qui a le mérite d'aborder un sujet assez original, avec sa secte pastorale composée de notables énigmatiques. Si ses personnages féminins sont bien stéréotypés (et leurs seins méthodiquement décrits), comme souvent dans cette collection, le

jeune gendarme, ses atermoiements, ses doutes viennent apporter une petite touche réaliste. Ses collègues sont tout droit sortis de Saint-Tropez, les dialogues sont habiles et amusants et le cadre campagnard est bien campé. Un usage étrange – et systématique – de l'imparfait, jusqu'à remplacer le passé simple, pose un rythme surprenant sur les scènes.

Celle qui expia est un policier champêtre au sujet original, avec une résolution expédiée à la toute fin, à la Agatha Christie, qui ne casse pas trois pattes à un canard, mais au final, ce titre représente assez bien à lui tout seul l'essence même de la collection Spécial Police, ses partis pris, ses tics, son sel...

Julien Caldironi

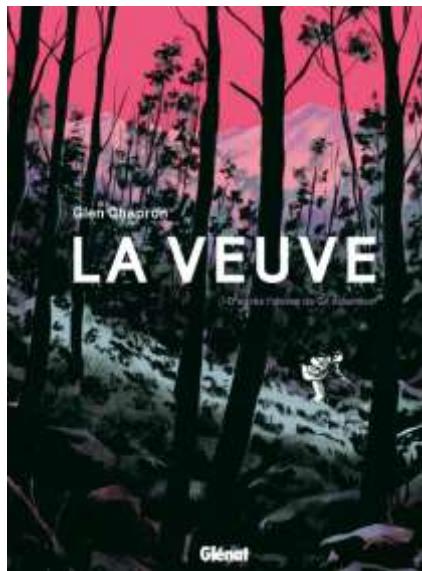


En bref... En bref... En bref... En bref... *Un calme blanc*, de Ragnar Jónasson. Ed. de la Martinière. Inquiète de ne pas avoir de nouvelles d'Elin, star Islandaise de la littérature policière et surtout son amie de toujours, son éditrice Rut prévient la police. Féru de polars, le jeune inspecteur Helgi Reykdal s'implique fortement dans cette enquête pour découvrir le fin mot de cette disparition : Enlèvement, fugue ou crime parfait ? Mais, troublé par une liaison finissante et toxique, il peine à trouver une piste auprès des proches de la disparue. Aidé par des flash-backs importants et les bribes d'une interview inédite de la romancière, le lecteur attentif devine peu à peu les dessous d'une affaire aux sources criminelles. L'islandais Ragnar Jónasson est vraiment un maître du roman policier classique. (370 pages – 22 €)

Jean-Paul Guéry

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

La Veuve (Glénat) Prix CLOUZOT du Festival Regards Noirs de Niort



C'est Glen Chapron et sa version de *La Veuve* de Gil Adamson (Bourgois) qui remporte le Prix Clouzot du roman noir adapté 2026 (à noter que notre ami Julien Védrenne est membre de ce jury). L'histoire se passe au Canada de 1903, où Mary, veuve à 19 ans, est accusée d'avoir tué

son mari, et est traquée par les deux frères de l'occis. Au cœur d'une nature hostile et épaisse, elle fera tout pour échapper à ses poursuivants, tout au long d'un récit âpre et haletant. Le dessin en noir et blanc aux touches charbonneuses, est magnifique ! Un prix archi-mérité

Fred Prilleux

La Veuve, scénario et dessins de **Glen Chapron**, d'après le roman de **Gil Adamson**. **Glénat**, 2025 – 176 pages couleurs – 26 €

La rumeur, d'Heidi Perks. Le Livre de Poche (inédit). Dix-neuf ans après avoir quitté l'Angleterre pour suivre ses parents en Australie, Grace revient dans son village natal et se réjouit de retrouver Anna, son amie d'enfance. Malheureusement, Anna fréquente son propre réseau de mamans de l'école et Grace peine à retrouver ce qui faisait la force de leur réelle amitié. Pire, à l'issue d'une soirée entre filles, Anna disparaît et, alors que toute l'école bruisse de commentaires et de rumeurs, Grace semble la seule à vraiment s'inquiéter du sort de la jeune femme et suspecte son cercle d'amies de cacher quelque chose. Sur la seule foi d'un texto la police classe l'affaire mais Grace n'abandonne pas au risque de se mettre en danger. En alternant les récits, l'autrice dévoile petit à petit le profond mal-être d'Anna et l'enquête désespérée de Grace qui redoute le pire. Archétype du thriller domestique au suspens psychologique bien calibré, ce roman vous tiendra en haleine et vous fera passer une bonne soirée ! (380 pages – 14.90 €)

A pleurer tout nous condamne, de **Cécile Cabanac**. **Pocket**. Proche du burn-out, Alice quitte son emploi et Paris pour se ressourcer dans la maison familiale au fin-fond du Pays Basque. C'est ici que vingt ans plus tôt, sa tante Diane a disparu brutalement sans laisser de traces. Cette tragédie familiale a profondément marqué Alice qui décide de reprendre l'enquête à son compte. Ses premières investigations suscitent une grande méfiance des habitants du village encore traumatisés par ce dramatique fait-divers qui avait engendré force rumeurs et délations. Aidée par le gendarme responsable de l'enquête à l'époque, Alice brave le climat délétère et constraint quasiment les villageois à remuer le passé autour de Diane. Atmosphère étouffante et suspense garantis ! (480 pages – 9.90 €)

Jean-Paul Guéry

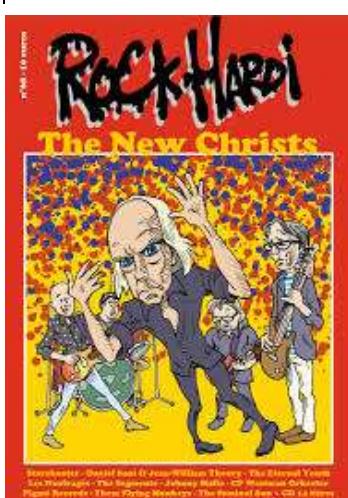
ROCK HARDI N° 68

HIVER 2025/2026

Le Rock Hardi nouveau est chez tous les bons distributeurs et prouve une nouvelle fois sa vitalité légendaire et son activisme forcené en faveur du Rock, de la BD et de la littérature.

Au sommaire de ce numéro de 68 pages + CD **Interviews** : The New Christs, Johnny Mafia, The Segments, Les Naufragés, Daniel Sani & Jean-William Thoury, The Eternal Youth, CP Westman Orkester, The Seminal Sun, Them Flying Monkeys, Pigmé Records. Flashback : Starshooter.

Rubriques : disques, livres, romans noirs, BD, zines.



Inclus : CD compilation **Super Grand Prix Vol. 6** : Daniel Sani & Jean-William Thoury*, The Segments*, CP Westman Orkester**, Thee Gunlocks, Amy Beth & The Creeps*, Them Flying Monkeys, The Eternal Youth, The Seminal Sun*. 14 titres dont 6 *inédits.

Couverture couleur par **Jack O Leroy**. Edition limitée. Le n° + le CD : 10 €. Paiement par chèque à l'ordre de **Rock Hardi**. **3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand** France Commandes et abonnements sur www.rockhardi.com..

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Magali, de Caryl Férey, Robert Laffont, 2024.

Elle s'appelait Magali Blandin. Elle avait 42 ans quand son mari Jérôme l'a assassinée en février 2021. Le couple, séparé depuis quelques mois, avait quatre enfants âgés de quatre à quatorze ans au moment des faits. Une affaire à la fois affreuse et tristement banale, comme il s'en produit hélas des centaines en France – et des milliers dans le monde – chaque année. Des histoires terribles, trop souvent désignées, et ce jusqu'à une époque récente, par l'euphémisante expression « crime passionnel » (ou pire encore : « drame passionnel »).

Désormais, on parle plutôt de féminicide, ce qui correspond beaucoup mieux à la brutalité et à l'ampleur de ce phénomène. Magali aurait ainsi pu ne rester qu'un prénom parmi tant d'autres. Mais aux yeux de Caryl Férey, il ne s'agit pas là d'un banal « fait divers » (encore une expression bien contestable, qui ne dit rien de l'horreur coïncidant à ce type de situation). Car Magali a été tuée dans le petit village breton où Jérôme a passé une partie de son enfance. Impossible dans ces conditions de ne pas en faire une affaire personnelle.

Alors l'auteur décide de mener sa propre enquête, en retournant aux sources du crime. Il veut raconter l'histoire de Magali pour lui rendre son statut de femme, effacé dans la mort par celui de victime. Cependant, en arrivant à Montfort-sur-Meu, le romancier ne tarde guère à constater que rien ne sera simple. D'abord, son village a beaucoup changé depuis sa dernière visite, et la plupart de ses repères ont disparu. Ensuite, personne ne connaît vraiment Magali : la quadragénaire était discrète, et lors de son assassinat elle ne vivait à Montfort-sur-Meu que depuis six mois, après avoir quitté celui qui n'était encore « que » son tourmenteur.

Mais il en faudrait davantage pour décourager Caryl Férey. En attendant que se débloque la situation, il laisse ses souvenirs remonter à la surface. Ceux des jours heureux et insouciants. Il évoque ses premières amours, avec celles qui ont fait de lui l'homme qu'il est devenu. Comme pour esquisser en creux le portrait de cette Magali qu'il ne rencontrera jamais. Du songe à la réalité, il n'y a qu'un pas – en tout cas pour l'écrivain, à la fois rêveur et raconteur d'histoires. En parallèle, il s'obstine, sollicite d'anciennes connaissances restées dans la région, obtient des rendez-vous, pose des questions, et peu à peu parvient à ébaucher un tableau d'ensemble.

Et ledit tableau s'avère aussi invraisemblable que choquant. En effet, si Jérôme Blandin est sans conteste l'assassin de Magali, un certain nombre de personnes sont liées à ce meurtre de près ou de loin. L'affaire n'est d'ailleurs pas terminée quand l'auteur commence à rédiger son livre, car les responsabilités des possibles complices restent à établir. Un procès est prévu, mais plusieurs rebondissements viendront ajouter une couche macabre à une histoire tragique qui n'en demandait pas tant. Le dernier tiers du récit est d'autant plus haletant que nous découvrons les faits en temps réel, avant un ultime témoignage « humain trop humain »...

Magali est un ouvrage singulier, que je me garderai bien d'enfermer dans une case. S'il s'agit assurément d'un récit noir qui ne choisit pas son camp entre enquête, autofiction et *true crime*, c'est aussi – et surtout – le cri du cœur d'un homme qui n'a pas oublié d'où il vient, ni ce qu'il doit aux femmes de sa vie. Magali ne fut pas l'une d'entre elles – mais elle aurait pu. Elle était aussi une mère. En espérant que ses quatre enfants trouveront dans l'hommage pudique et délicat de Caryl Férey quelque source de réconfort.



Artikel Unbekannt

Y'A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...



« **Gare à Salazar** » de **Fernando Pessoa**. **Editions Chandigne & Lima**. Maître incontesté de la littérature portugaise, Fernando Pessoa (1888 – 1935) a laissé une œuvre poétique essentielle. Avec cet ouvrage, on découvre un auteur politiquement engagé contre le dictateur Salazar arrivé au pouvoir après une décevante pre

mière expérience de république marquée par une forte instabilité politique et sociale. Dans sa passionnante préface, Joanna Cameira Gomez, grande spécialiste de Fernando Pessoa, revient sur le contexte historique du Portugal au début du XX^e siècle, marqué par le régicide de 1908 suivi d'une tentative avortée de République qui se solde par le coup d'état militaire de 1926 et l'arrivée au pouvoir de Salazar. Pour l'humaniste Pessoa, la dictature qui musèle la liberté d'expression devient l'ennemi ultime. Dès lors ses courageux écrits (poèmes, articles, essais, réflexions) seront placés sous le signe de la satire la plus féroce rehaussée d'un humour acide. Ces textes, pour la plupart inédits, permettent de mieux cerner l'engagement politique de Fernando Pessoa à la fin de sa vie. (176 p. – 15 €)

« **Sainte Emmerderesse** » d'**Audrey Alwett**. **Ed. Héloïse d'Ormesson**. Suzanne, 36 ans, célibataire et souffre-douleur d'une famille qu'elle abandonne après avoir gagné le gros lot au loto, achète un château normand vide mais placé sous le patronage de l'énigmatique Sainte Emmerderesse, qu'on invoque pour se libérer des ennuis. Sans le sou, Suzanne est contrainte d'accepter comme colocataires un vieux médecin lubrique, une autrice lesbienne dépossédée de son futur ouvrage et un jeune pompier transformiste. Sur un malentendu, Suzanne incarne bientôt cette Sainte Emmerderesse et les disciples affluents pour demander son aide. C'est le début d'une cocasse aventure spirituelle... Truffé de passionnantes références historiques, insolent et iconoclaste, ce premier roman de l'autrice jeunesse Audrey Alwett est d'une drôlerie subtile qui stigmatise avec bonheur la bêtise humaine, les croyances, le racisme et l'intolérance. (416 p. – 22 €)

Les Alexandrines, de **Marjan Tomšić**. **Ed. Agullo**. Dans les années trente, trois jeunes slovènes quittent leur ferme pour aller en Egypte gagner les sous qui permettront à leur famille endettée de subsister encore un peu. Encadrées par une congrégation religieuse, elles seront nourrice,

femme de ménage ou dame de compagnie au service de riches familles alexandrines. Elles se retrouveront au fil des jours, tissant les fils d'un réseau de compatriotes solidaires. Adossé à des faits authentiques, tout dans ce roman est touchant de sincérité, des adieux du départ aux premiers pas sur le sol égyptien, de la découverte de leur emploi aux péripéties de la vie quotidienne, de leur nostalgie aux émois hasardeux, des remords aux espoirs les plus secrets. (416 p. – 23.50 €)

Le vrai nom de Rosamund Fisher, de **Simona Dolce**. **Presses de la Cité**. Rosamund est une très vieille dame installée en Virginie (USA) qui aspire à couler des jours heureux. Mais quand un journaliste la contacte pour parler de son enfance allemande, elle comprend que son passé l'a ratrépé et finalement, elle accepte de raconter son histoire qui débute en 1940. Elle a sept ans quand son père, Rudolph Höss, officier supérieur allemand de la SS est muté en Pologne. La famille s'installe dans une grande maison à deux pas du camp d'Auschwitz mais jamais les quatre enfants n'imaginent les horribles atrocités commises derrière le mur. Avec ce roman basé une histoire vraie, l'autrice tente de comprendre comment la conscience d'une enfant peut se dérober à la terrible réalité. (474 p. – 23 €)

« **Anne Bonny** » de **Jean-Marie Quéméneur**. **Ed. Récamier**. Fruit des amours adultères entre un homme de loi irlandais et son employée de maison, la petite Anne Cormac fait rapidement preuve d'indépendance et ses allures de garçon manqué lui valent respect et autorité sur les petits délinquants de Cork. Au début du 18^e siècle elle suit ses parents qui s'exilent à Savannah (USA) et sur le bateau elle force l'admiration de l'équipage en tenant tête à des pirates. Cet acte de résistance détermine chez la jeune fille un avenir qu'elle ne conçoit que sur un navire et dans la flibuste. Jean-Marie Quémeuneur nous offre le premier tome d'une passionnante biographie romancée de la célèbre pirate irlandaise Anne Bonny qui révèle une femme batailleuse, sensible et humaine. (234 p. – 20.90 €)

Jean-Paul Guéry



LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Le voleur d'art (une histoire d'amour et de crimes), de Mickael Finkel. 10/18 – 2025

Anvers - Belgique - février 1997 La maison Rubens est un élégant musée situé dans l'ancienne demeure du peintre. Il y a encore beaucoup de touristes en cette période. Qu'importe. Stéphane et Catherine attendent le moment propice. Stéphane sort un couteau suisse de sa poche et entreprend de dévisser une vitrine enfermant deux merveilleuses statuettes, Adam et Eve. Il cache son larcin sous son manteau et sort tranquillement. Ce voleur n'est pas à son coup d'essai. Il a le goût des beaux objets car la maison de son grand-père en était remplie. Pendant un temps il a été gardien de musée et a appris à reconnaître les systèmes de protection en usage. Aux vols d'impulsion du début succèdent des vols finement préparés. Ainsi au château des Gruyères, en Suisse, il remarque une arbalète accrochée sur un mur. La décrocher ; facile. La sortir discrètement, impossible. Alors il force une fenêtre, glisse l'objet dans un buisson et retrouve l'arme intacte un peu plus tard. La disparition n'a été constatée que plusieurs jours après le vol. Les cambriolages se succèdent à un rythme soutenu: une peinture ancienne, une icône, un casque du XVI ème siècle, un sablier, souvent de petits objets car ils sont plus faciles à emporter discrètement. A Baden-Baden, Stéphane reste hypnotisé par la beauté de la princesse Sybille de Clèves peint par Cranach le jeune. Par chance le tableau est un petit format. Stéphane le glisse entre les pages d'un catalogue tout simplement. Après ce coup d'éclat les exploits continuent, en France, Belgique, Suisse, Allemagne. Cependant ces vols à répétition attirent l'attention de deux inspecteurs suisses (en particulier de Von Mühl) spécialisés dans le trafic d'œuvres d'art volées. En France aussi, l'O C B D fait circuler une note dans laquelle il attire l'attention sur 14 vols qui semblent liés. Son directeur, M. Darties, n'a malheureusement aucune piste... et les vols continuent. Ainsi au Château de Blois la célèbre peinture " Madeleine " disparaît ! Un peu auparavant, ce furent quelques objets exposés à Chambord. Stéphane n'hésite plus à affronter de grands musées (dotés en principe de systèmes perfectionnés) par exemple celui de Bruxelles.

A Lucerne la chance tourne. Dans une belle galerie d'art, Stéphane tombe en admiration devant une somptueuse nature morte du peintre hollandais Willem Van Helst. Au moment où il s'en empare un employé l'arrête. A la police, il dit avoir agi sous une subite impulsion. Au juge il dit la même chose; on le remet en liberté provisoirement. Les vols recommencent de plus en plus

audacieux. De retour à Lucerne, il flashe sur un magnifique cor de chasse. Il l'emporte. Mais il a laissé ses empreintes sur les lieux. Catherine revient pour essuyer. Hélas elle est surprise. Stéphane en prison n'avoue rien. La police suisse enquête, puis passe le relais à la police française qui fouille sa maison. Elle est vide! Que s'est-il passé?



Aujourd'hui la sécurité de nos musées est fortement remise en question. Ce polar constitue un époustouflant témoignage de la négligence habituelle dans les institutions culturelles du pays. L'auteur est un journaliste américain qui a longuement interrogé ce voleur hors normes. Pourquoi hors normes? On y découvre un jeune homme d'une audace et d'une habileté prodigieuses. Il a étudié longuement l'histoire de l'art (au point de se permettre de rectifier des propos inexacts proférés par un spécialiste au cours de son procès). Il vole de façon compulsive pour son plaisir et sans en tirer profit. Il a fait de nombreuses années de prison et finira sans doute (car il vit toujours) balayeur de rues.

NB - le héros de ce polar n'a jamais osé s'attaquer au Louvre.

Gérard Bourgerie

LA TETE EN NOIR

Librairie LHERIAU

10, Place de la Visitation - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Alfred EIBEL (1995 – 2009), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013 - 2023) Artiket UNBEKANNT (2013), Julien CALDIRONI (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Alain RÉGNAULT

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°238 – Janv. / Fév. 2026

Porképi-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58